

Pierre Albert, *Le Dernier des Franco-Ontariens*, Sudbury, Prise de parole, 1992, 96 pages

François Paré

Number 70, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, F. (1993). Review of [Pierre Albert, *Le Dernier des Franco-Ontariens*, Sudbury, *Prise de parole*, 1992, 96 pages]. *Liaison*, (70), 43–43.

Pierre Albert, **Le Dernier des Franco-Ontariens**, Sudbury, Prise de parole, 1992, 96 pages.

Le dernier recueil de Pierre Albert n'est pas à la hauteur du projet poétique qu'il s'était fixé. Le livre est plutôt rempli à satiété d'une sorte d'impuissance à écrire l'oeuvre qui allait mettre fin à toute la littérature franco-ontarienne. Pierre Albert s'y défendant déjà, comme s'il savait ce que j'allais dire, moi le critique, contre mes jugements négatifs et le rejet général qu'allait peut-être entraîner son oeuvre. Mais il a eu beau à tout prix vouloir me museler, je le dirai quand même : ce livre est un échec désolant et sa défense aussi bien.

Pourtant tout était là d'un projet presque nietzschéen qui devait arriver à son heure dans la littérature franco-ontarienne moderne. Car il y avait belle lurette, dans des oeuvres comme celles d'André Paiement et de Patrice Desbiens, qu'on l'annonçait cette nuit cataclysmique du Franco-Ontarien et de toute sa culture avec lui. C'est cela que Pierre Albert voulait reprendre à son compte : le désespoir radical, la marginalité absolue, l'épuisant sentiment de rejet, l'errance et finalement la disparition pure et simple du narrateur avant même qu'il ait accompli quoi que ce soit. C'est de tout cela que voulait traiter **Le Dernier des Franco-Ontariens**. Cela allait devoir se dire comme la dernière oeuvre de toutes. Après elle, l'écrivain franco-ontarien écrivait sans doute en anglais; plus certainement encore, il n'écrirait dorénavant plus rien du tout, ayant sombré dans le silence qui aurait jailli comme sa seule et piètre définition.

Le recueil de Pierre Albert se nourrit ainsi à deux sources. Parfois l'on se laisse emporter par la beauté des mots et par la force redemptrice de cette poésie. Ce sont là de beaux textes qu'on retrouve surtout dans les vingt premières pages du recueil. Dans ces moments-là, je me berçais tranquillement de l'envol salutaire de la langue, des appels irrésistibles auxquels je voulais bien acquiescer, parce que je suis toujours prêt comme lecteur à dire OUI à ce genre de textes : *vous êtes le sol / ma terre promise / mon canevas fraîchement détaillé / ma plage immaculée / tous les sons de mon écho nordique / fondations solidaires au milieu de ma nuit* (page 14). Mais inmanquablement, Pierre Albert me laissait tomber, m'insultait dans ma disponibilité et mon intelligence. En effet, il ne nous laisse pas

planer bien longtemps; il nous rabat brutalement et injustement au sol, parce que ce sont nous, ses lecteurs, qu'il juge indignes de la poésie : *une écriture à l'image même des franco-ontariens c'est-à-dire qui ne lève pas très haut / qui est dans son ensemble un exemple d'inanité la plus totale* (page 75).

Ce sont nous les «dégénérés», les «analphabètes», les «vendeurs de balayeuses», les «plumitifis», la «bande d'innocents», les «violeurs qui dézipent leur fly», les «critiques frustrés», les «ministres du culte», les «chresses de tapettes», et je passe au moins une autre vingtaine de ces invectives ! Combien longtemps accepterai-je donc de me laisser insulter par un ti-cul de poète qui se prend en plus pour le dernier des nôtres ? [S]ur une échelle de quatre, moins qu'un zéro... / déclara le critique indigné / qui par ailleurs était enseignant dans une école secondaire à défaut de ne pas avoir eu le courage de faire son doctorat pour enseigner un jour à l'université... (page 40). Et bien, ce fameux doctorat, je l'ai, cher auteur ! Et le jugement me convient parfaitement : sur une échelle de quatre, moins qu'un zéro.

Tout aurait pu marcher. **Le Dernier des Franco-Ontariens** aurait pu être un merveilleux recueil. Il y avait eu avant cet homme, le dernier des derniers : l'homme de **Zarathoustra** de Nietzsche, l'amant de **Neige noire** d'Aquin, **L'Homme sans qualités** de Robert Musil, le Théo des romans de Kérouac et, bien sûr, le métamorphosé de Franz Kafka, le minoritaire. Mais Pierre Albert n'aura pas écrit l'oeuvre majeure que l'on attendait, parce qu'au fond il déteste la littérature et parce qu'il ne croit pas, au contraire d'André Paiement et de Patrice Desbiens, et de tous ceux qui l'ont précédé dans cette voie, au pouvoir de transformation réelle des individus et des collectivités par l'oeuvre littéraire. Pour lui, la dégénérescence de la culture franco-ontarienne est si avancée et si irrémédiable que cette culture ne mérite aucune oeuvre littéraire. [1] *faut sans cesse se le répéter : c'est un langage d'enculés / de petits enculés* (page 73). Cette entreprise de Pierre Albert ne le conduira ou plutôt ne devrait le conduire qu'au silence. Qu'il se taise ! Pour le bien de tous ! Ce n'était pas lui le dernier des Franco-Ontariens. Fausse alerte ! Nous pouvons encore espérer : il est encore à venir. L'autre, celui que je viens de lire et qui nous insulte, était un imposteur. Il fallait le dénoncer. Il se prenait pour un poète.

FRANÇOIS PARÉ

Critique
POÉSIE

